

La recherche de cohérence dans sa vie n'est-elle qu'une illusion ?

Quelques livres...

Toutes les œuvres de Freud, en particulier la « Métapsychologie ».

« Spinoza. Philosophie pratique » G. Deleuze

« Soi-même comme un autre » P. Ricoeur

« Traité de la Nature Humaine » D. Hume

« L'éthique », 6^{ème} volume de La Méthode, E. Morin

Qu'entend-on par cohérence ici ?

Si nous cherchons dans le Vocabulaire de Lalande, nous trouvons qu'elle signifie une absence de contradiction et de disparate entre les parties d'un argument, d'une doctrine, d'un ouvrage (la vie, pour certains peut être considérée comme un ouvrage ou une oeuvre...). « *Ce mot évoque le terme opposé « incohérence », qui est presque synonyme de folie* ». En anglais, le terme correspondrait davantage à « consistance » ou « cohésion »... Du point de vue de la logique, la consistance désigne « *le caractère d'une pensée qui n'est ni fuyante, ni insaisissable, ni contradictoire...* ». Dans le dictionnaire (Hachette) nous trouvons l'idée de « *liaison, d'adhérence entre les différents éléments d'un corps* », comme par exemple dans le cas de la « cohérence » des molécules.

La recherche de cohérence dans sa vie signifierait donc vivre une vie dont les différents éléments ou les différents moments ne sont pas en contradiction les uns avec les autres ... En un sens plus fort, il s'agirait d'éviter « *le disparate* » (ce qui est fait « de bric et de broc ») au profit d'un ensemble cohérent, c'est-à-dire constituant en quelque sorte une « *unité* »... Que pourrions nous évoquer comme exemple d'incohérences ou de contradictions ?

Distorsion ou rupture entre ce que je dis et ce que je fais, entre ce que je déclare être ou me comporter et la manière dont je suis ou me comporte dans la réalité... et ceci dans les « macro-événements » comme dans les « micro-événements » de la vie

Idem par rapport à ce que je veux être consciemment et ce que je suis, à ce que je veux dire et ce que je dis vraiment ...etc. Pour être encore plus concret dans nos exemples, nous pourrions citer : défendre des valeurs et attitudes propices à une « bonne » communication interpersonnelle et mettre en œuvre dans son milieu professionnel des attitudes opposées ... Militer pour une école juste et pour une meilleure égalité des chances et développer des pratiques pédagogiques très élitistes... Privilégier un certain détachement et une lucidité critique par rapport aux passions et « *tomber fou amoureux* » de quelqu'un...

Une autre forme d'incohérence pourrait également s'envisager comme une rupture de continuité dans le temps : il faut penser ici à une biographie dont les morceaux seraient disparates voire contradictoires, sans liens de cohérence les uns avec les autres, comme plusieurs vies différentes qui se succèderaient ou se chevaucheraient...

Ces cas d'incohérence dessinent en creux la recherche d'une certaine « coïncidence » ou adéquation entre une image consciente de nous-même et la réalité de ce que nous sommes. C'est donc la conscience qui est convoquée ici dans son pouvoir de maîtrise sur le « soi ». Il semble également que, corrélativement, la question de l'identité personnelle soit interrogée :

si le défaut de cohérence pose problème, c'est qu'il conduit ultimement à la folie. Or celle-ci ne signe-t-elle pas la ruine de la construction de cette identité ? Avons-nous donc la possibilité d'œuvrer dans le sens de plus de cohérence dans notre vie ? Dans quelle mesure est-ce nécessaire ? Est-ce illusoire et jusqu'à quel point ?

La conscience elle-même comme illusion ?

La recherche de cohérence comme but assignable suppose une capacité de maîtrise, donc un maître à bord : le philosophe idéaliste pose ainsi un sujet conscient et libre dont la pensée sur lui-même et ses actions – entièrement contenue dans son champ de conscience – peut effectivement présider à ces choix cohérents concernant nos vies... Dans cette perspective, la recherche de cohérence n'a rien d'illusoire, elle est même en partie la raison d'être du sujet. Nous avons déjà examiné à plusieurs reprises comment la prétention de ces prétendus « libres décrets de la volonté » pouvait être contestée. Nous nous contenterons de citer ici Deleuze commentant Spinoza à propos des illusions de la conscience : « *Les conditions dans lesquelles nous connaissons les choses et prenons conscience de nous-mêmes nous condamnent à n'avoir que des idées inadéquates, confuses et mutilés, effets séparés de leurs propres causes* ». Effets séparés de leur cause, puisque pour Spinoza les hommes sont conscients de leurs actions, mais ignorant des causes qui les déterminent. C'est précisément l'ignorance de ces déterminismes qui les illusionne sur leur propre liberté... La pensée elle-même chez Spinoza excède de beaucoup la conscience. **Celle-ci est en quelque sorte un témoin des changements et variations des affections et des idées qui m'habite** (produites par les objets rencontrés), **mais dont je ne connais pas la cause, sentiment du passage d'un état à un autre...** Dans une telle philosophie déterministe « où rien ne pourrait être autre qu'il n'est », l'homme, en tant que partie de la nature, est soumis aux grandes lois de la causalité, et la « cohérence » est alors à rechercher dans la connaissance de cette causalité. Nous sommes loin de l'idée de l'homme comme « empire dans un empire » ... De ce point de vue, Freud rejoint Spinoza : la découverte de l'inconscient est une profonde blessure narcissique infligée à la suffisance de la conscience. **Ce sont précisément les incohérences et les lacunes de la vie consciente qui appelle l'hypothèse de l'inconscient.** Freud constate que la présupposition d'actes qui ne bénéficient pas du témoignage de la conscience (et qui sont par conséquent inconscients) entraîne un gain de sens et de cohérence qui justifie le dépassement de l'expérience immédiate (la conscience comme seule instance législatrice) au profit de cette hypothèse. Par exemple l'interprétation des rêves se fixe comme objectif de faire retrouver sa cohérence au texte décousu et incohérent du contenu manifeste du rêve. Il y a une pensée du rêve (la pensée n'est plus l'exclusivité de la conscience), contenu latent que le rêve exprime moyennant certaines distorsions, qui permet d'introduire une cohérence dans ce qui apparaissait comme incohérent. La vie psychique excède de beaucoup ce dont nous sommes conscients, et pas seulement au sens de phénomènes qui témoigneraient d'un degré inférieur de conscience (au sens où il seraient dans l'inconscience mais toujours susceptibles d'émerger à la conscience), mais en tant que pensées, représentations, affects refoulés, c'est-à-dire interdit à la conscience, mais cependant efficaces. Les symptômes des névroses (et selon la psychanalyse nous sommes tous des névrosés...) sont la preuve de cette efficacité. Nous assistons alors, par rapport à notre question de départ, à une véritable inversion : **bien loin d'en appeler à la conscience et à son pouvoir pour protéger la cohérence, c'est le recours à l'hypothèse de l'inconscient qui va permettre de retrouver une cohérence inconsciente au-delà ou derrière les incohérences de la vie consciente...**

La problématique de l'identité

Nous avons déjà noté que la question de la cohérence recherchée dans sa propre vie n'était pas sans lien avec celle de **l'identité personnelle**. Dans cette perspective la cohérence serait liée à **l'idée de permanence et de continuité dans le temps** : lorsque nous affirmons que c'est toujours la même personne que celle que nous avons connue dans le passé, malgré des changements qui n'auraient plus alors qu'une valeur accidentelle, nous faisons référence à ce noyau de permanence dans le temps, cette permanence fondamentale inséparable de la notion d'identité, et à laquelle on peut adjoindre également **la notion de caractère**. Cette dimension de l'identité renvoie étymologiquement à **la racine latine « idem »** (cf. Ricoeur : « Soi-même comme un autre »), qui désigne la « *mêmeté* », c'est-à-dire l'identique. La cohérence, en ce sens, peut se comprendre comme ce souci de continuité dans le temps. Etre cohérent serait alors assumer cette continuité et cette fidélité par rapport à ce que je suis fondamentalement, **invariant au-delà des événements et des accidents de la vie**. Mais cette conception de l'identité s'appuyant sur le « même » n'est-elle pas contestable ? Nous pouvons citer à ce sujet l'objection de Hume et sa critique de l'idée d'identité personnelle. Pour lui, il s'agit du **fruit de l'imagination qui transforme la diversité (réelle) en identité (fictive)**. En effet, selon lui, l'idée de permanence n'est pas étayée sur des faits mais sur une simple croyance. L'unité revendiquée ne correspond pas à la réalité : **à l'examen de son « intérieur », dit-il (Traité de la Nature Humaine) il ne trouve qu'une diversité d'expériences et nulle impression invariable relative à l'idée de soi ;** il conclut donc que cette dernière est une illusion. Il nuance néanmoins son propos en ne refusant pas toute réalité à l'idée de personnalité : elle peut être assimilée à l'unité d'une république dont les membres ne cessent de changer tandis que les liens d'association demeurent... Dans le prolongement de ce premier soupçon vis-à-vis de l'identité, Nietzsche enfonce le clou en déniait toute pertinence à cette soi-disant unité : la vie est plurielle par nature, chaque acteur incarne plusieurs vies... Nous serions alors en droit, dans une telle hypothèse (celle de Hume), **de mettre en doute, avec l'identité, l'idée qu'il faut référer une pensée ou une action à son auteur, au profit d'une description quasi impersonnelle d'« événements » dont l'enchaînement relève d'une dépendance causale** (« ça pense », disait Nietzsche...). C'est en tout cas la thèse développée par Parfit à la suite de Hume. Nous voyons bien que celle-ci rend vaine toute recherche de cohérence, car la cohérence n'a de sens que référée à quelqu'un pour qui une certaine idée de « ce que je suis » est en jeu. C'est à ce point du raisonnement sur l'identité que l'objection de Ricoeur est capitale : **réduire l'identité à la mêmeté empêche de comprendre la différence entre mêmeté et mienneté, et par conséquent « vide le bébé (de l'identité) avec l'eau du bain »**. C'est la mêmeté que Hume tient pour introuvable, et non l'expérience que tous ces faits de l'existence m'appartiennent (**mienneté du vécu psychique et de mon corps**) - quelque soient leur diversité – en particulier par le biais des souvenirs. Le concept d'identité personnelle est associé non pas à une (idem) mais à deux dimensions (ipse, étymologie grecque) ; dans sa Préface de « Soi comme un autre », Ricoeur affirme que **« l'identité au sens d'ipse (soi-même, au sens d'appartenir à soi-même...) n'implique aucune assertion concernant un prétendu noyau non changeant de la personnalité. »** Bien sûr, nous pouvons, avec Parfit (déjà cité), s'interroger sur le jugement d'importance que nous accordons à l'identité (« personal identity is not wat matters ») et mettre en cause l'« ipse » dont nous parlons ; il développe ainsi une pensée quasi-bouddhiste : se soucier moins de soi-même, attacher moins d'importance à la question de savoir « *si telles ou telles expériences proviennent des mêmes vies ou de vies différentes* », nous intéresser aux expériences elles-mêmes plutôt « *qu'à la personne qui les a* », faire moins de différence entre nous à des périodes différentes de notre vie, et autrui, donner moins d'importance à l'unité de chaque vie... Ricoeur répond à cette remise en question de l'identité : ce qui est dit peut-être tout à fait compatible avec la défense de l'ipséité (le souci de soi) face à cette tentative de réduction à la mêmeté. Bien sûr la « possession » de soi peut-

être aussi une certaine enflure narcissique de l'ego, une certaine forme d'égotisme, mais les moments de dépossession de soi préconisés sont aussi essentiels à l'authentique ipséité. Ne faut-il pas, en effet, pour se rendre disponible, s'appartenir en quelque façon ? Et la question « de ce qui importe » se poserait-elle s'il ne restait pas quelqu'un à qui la poser ? Le « non-sujet » reste une figure du sujet, ne serait-ce que sur le mode négatif. Et Ricoeur ajoute : « *si mon identité perdait son importance à tous égards, celle d'autrui ne deviendrait-elle pas, elle aussi, sans importance ?* » Nous apercevons à travers cette remarque que notre question sur la cohérence est peut-être avant tout de nature éthique (ce que nous allons évoquer bientôt). Pour terminer sur la recherche de cohérence en lien avec la construction de son identité personnelle, **Ricoeur propose peut être une piste de réflexion à travers son concept d' « identité narrative »** : Nous avons vu qu'il y avait en résumé deux modèles de la permanence dans le temps qu'il ne faut pas confondre car l'identité narrative va évoluer précisément dans l'intervalle de cette polarité ; polarité entre d'un côté la persévération du caractère (où l'idem et l'ipse sont confondus) et de l'autre la limite supérieure que constitue « **le maintien de soi** » dans la promesse tenue ; la fidélité à la parole donnée ne se soutient aucunement d'un quelconque « idem », mais exclusivement de ce que Ricoeur appelle « le maintien de soi ».

Maintien de soi : « *Le maintien de soi, c'est pour la personne la manière telle de se comporter qu'autrui peut compter sur elle. Parce que quelqu'un compte sur moi, je suis comptable de mes actions devant un autre.* » P. Ricoeur : « Soi-même comme un autre. »

C'est donc entre ces deux pôles que le récit de ma vie, ou mon « histoire de vie » va se construire ; **le modèle du récit ou de la mise en intrigue fait comprendre comment, par delà les ruptures, les successions d'évènements, l'extrême diversité des épisodes, la mise en histoire, comme dans un roman, va donner sa forme, son unité, au personnage et aux actions qu'il traverse. La profonde originalité de cette approche de l'identité narrative réside à mon sens dans l'idée (ai-je bien compris ?) que notre histoire personnelle se raconte en même temps qu'elle se fait.** La construction de notre identité serait ainsi solidaire d'un récit qui met en lien et donne du sens au personnage et actions qu'il traverse. Ce « récit » n'est pas assimilable à une activité d'attribution de sens ou éventuellement d'auto-justification à posteriori, mais au contraire il faut penser réalité et récit de la réalité comme indissolublement intriqués. **C'est dans le « nouage » de l'évènement et de son récit que la gestation de l'identité peut se faire.**

Cette question de l'identité narrative serait à explorer de façon plus approfondie ... **unité narrative selon Ricoeur** : « *mixte instable entre fabulation et expérience vive. C'est précisément en raison du caractère évasif de la vie réelle que nous avons besoin du secours de la fiction pour organiser cette dernière rétrospectivement dans l'après-coup, quitte à tenir pour révisable et provisoire toute figure de mise en intrigue empruntée à la fiction ou à l'histoire* ». En contre partie, au sein du récit rétrospectif prend place « le souci », autrement dit des visées prospectives... Pour résumer : le récit cherche « à articuler narrativement rétrospection et prospection » P. Ricoeur : « Soi-même comme un autre »

La recherche de cohérence n'est-elle pas inséparable d'une visée éthique ?

Nous voyons mieux maintenant de quelle sorte de cohérence il peut s'agir : car après tout, quelque soient les thèses développées, une certaine forme de cohérence est toujours au rendez-vous : **celle de l'enchaînement des causes**. Qu'il s'agisse des idées adéquates chez Spinoza, de l'interprétation psychanalytique par l'analyse de l'inconscient, de l'étude éventuelle de la connexion des évènements dans l'hypothèse d'une description impersonnelle des choses de la vie qui refuse de se référer à un « soi » quelconque, la connaissance objective va précisément permettre de dégager les dépendances causales qui lient les évènements de la

vie les uns par rapport aux autres (même si une connaissance infinie est impossible...). L'incohérence serait alors relative au point de vue auto-centré de la conscience de soi. **Du point de vue de la totalité de la Nature, ce qui m'apparaît comme une incohérence est cohérent** (puisque rien ne pourrait être autre qu'il n'est ; à l'échelle du Tout, pas plus que le mal, l'incohérence n'existe pas...) Mais la notion d'identité narrative nous montre bien que la question du sens, ou de la cohérence pour moi, pour une conscience de soi, n'est pas réductible à la cohérence « intellectuelle » que nous venons de mentionner. **Et le sens de cette cohérence « pour moi » est celui d'une attestation : je dois attester, répondre de cette cohérence ; et cette formulation même introduit inmanquablement autrui au sein de la conscience de soi.** Nous avons compris avec Ricoeur qu'il y avait au cœur de la construction de l'identité la figure cardinale de la promesse, de **la fidélité à la parole donnée, dans laquelle se joue son estime de soi en même temps que sa valeur aux yeux d'autrui.** Nous parlions d'une conscience auto-centrée, mais le sens d'attestation d'une telle cohérence introduit autrui au sein de cette conscience. L'altérité au sein de la conscience n'est pas seulement celle du corps ou de l'inconscient, c'est aussi celle d'autrui, à travers ce que Ricoeur appelle l'injonction éthique : c'est ce qu'on appelle métaphoriquement « la voix de la conscience » à la deuxième personne. Cette injonction de la visée éthique m'appelle (c'est en effet comme l'appel d'un autre...) « à vivre-bien avec et pour autrui dans des institutions justes »... Il y a là en quelque sorte une conviction qui « tient » la conscience en son pouvoir : « Je ne puis faire autrement ». Ma conscience atteste ainsi par la même de la présence de l'Autre (et de son altérité) en soi-même, **ce que l'on pourrait appeler « la Voix de l'Autre ».** On retrouve aussi cette présence de l'Autre au sein de la conscience dans la métapsychologie freudienne, cette fois ci non pas au sens d'une visée éthique, mais d'un point de vue anthropologique : **la conscience morale n'est-elle pas l'autre nom du Surmoi,** lequel se ramène aux identifications avec les figures parentales et ancestrales. **Cet autre, source d'injonction éthique, peut donc être un autrui déterminé, ou mes ancêtres ou Dieu, ou une place vide selon les cas... C'est ici cet « être en dette » vis-à-vis de cet Autre qui fait de la recherche de cohérence vis-à-vis de moi et d'autrui un impératif éthique.**

Bien penser, bien se penser

Cette posture éthique conduit, comme nous l'avons déjà montré, à la connaissance lucide et exigeante de ce que nous sommes. Cette connaissance peut-elle nous permettre d'atténuer nos incohérences ? Sans doute si nous quittons l'illusion d'une conscience extra-lucide, et que nous développons **une éthique du « bien penser » fondée sur des valeurs de lucidité et d'honnêteté intellectuelle.** C'est le « programme » qu'Edgar Morin nous propose dans le sixième volume de son imposante « Méthode » intitulé « Ethique » (« *le travailler à bien penser* »). Nous terminerons notre réflexion en indiquant quelques pistes proposées :

C'est une « *veille* » permanente sur soi-même par « *l'auto-examen* » et l'appel à l'examen d'autrui qui est suggérée : cette veille est d'autant plus exigeante qu'il existe **d'innombrables pièges dus à la complexité de notre esprit, à ses zones aveugles ou inconscientes, à sa propension naturelle à l'autojustification, au mensonge à soi-même** (en toute sincérité, ce que E. Morin appelle la bonne-mauvaise foi, sans doute en référence à la mauvaise foi de Sartre), **aux passions tristes.** Il faut éviter, dit-il encore, « la moraline pour les autres et l'autojustification pour soi ».

Il préconise « *l'éthique de l'honneur* », au sens moderne de la recherche d'une image de soi sans tâche ; au sens traditionnel, l'honneur était déterminé par les normes et les interdits de la société (exemple du général japonais vaincu qui se fait harakiri) ; ici, c'est au sens individuel, à entendre en lien avec le « souci de soi », propre à nos sociétés de l'individu. **Cette loyauté par rapport à des normes qu'on a personnellement adoptées s'applique à nous même**

mais aussi vis-à-vis d'autrui : c'est en particulier la capacité à tenir sa promesse. Seule cet engagement peut préserver autrui des risques de ma possible incohérence. Il s'agit bien ici, comme nous l'indiquions au commencement de ce texte, de tenter de lutter contre la contradiction ou la disjonction entre notre vie et nos idées, de ne pas trahir nos vérités, nos amitiés, nos valeurs... bref d'être en mesure de pouvoir attester, rendre compte de qui nous sommes.... J'ajouterai pour nuancer ce propos que l'auto-examen ou « examen de conscience » (eh oui !), pour ne pas virer à une version caricaturale d'un idéal qui ne tiendrait pas compte de « l'entièreté de l'être », comme le dit si bien M. Maffesoli, et qui pourrait donc conduire à une sorte de « faux-self » ou image de soi trompeuse (Winnicott), doit éviter de privilégier un « sur-moi » qui serait hypertrophié ou un « idéal du moi » démesuré... La perspicacité dans la connaissance doit aussi s'accompagner d'une compréhension en quelque sorte emphatique de soi, et qui implique donc l'accueil et la reconnaissance de l'Autre en soi-même : cela signifie en particulier être attentifs aux vraies dynamiques de désir, aux mouvements d'affects qui se développent, aux inflexions souterraines en gestation concernant sa manière de penser et ses convictions...

Daniel Mercier, le 31/01/09